Jehan de Mandeville : ses voyages et son séjour discuté en Egypte

Autor(en): **Fazy, Robert**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Asiatische Studien : Zeitschrift der Schweizerischen Asiengesellschaft = Études asiatiques : revue de la Société Suisse-Asie**

Band (Jahr): **4 (1950)**

Heft 1-4

PDF erstellt am: **30.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-145378

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

JEHAN DE MANDEVILLE

Ses voyages et son séjour discuté en Egypte

PAR ROBERT FAZY

I. LES VOYAGES

1. Le livre et son auteur

Le plus ancien manuscrit connu des Voyages de Jehan de Mandeville, rédigé en français, date de 1371[1]. Les reproductions, plus ou moins interpolées, se succédèrent rapidement. Il existe quelque 300 manuscrits allemands, anglais, danois, hollandais, irlandais, latins, tchèques et wallons[2]. Dès le commencement du XVIe siècle, les versions imprimées, notamment en espagnol et en italien, se multiplièrent[3].

Suivant ses propres indications, l'auteur, chevalier anglais du nom de Jehan de Mandeville, serait né à St. Albans, dans le Hertfordshire. Forcé de fuir son pays, il aurait pris la mer, en 1322, le jour de la St. Michel. Après avoir passé de longues années à voyager dans le proche et le lointain Orient, il était rentré en Europe et avait fini ses jours à Liège[4].

1. Paris, Bibl. Nat., Nouv. Acq. Franc., 4515. Sur l'histoire du manuscrit, cf. Malcolm Letts, *Sir John Mandeville*, London, The Batchworth Press, 1949 – cité plus loin sous «Malcolm Letts» – pp. 21, 120 ss., 172 ss. Il n'existe malheureusement pas d'édition critique de ce texte – l'original de l'ouvrage – que l'auteur dit avoir rédigé en français, plutôt qu'en latin, pour être mieux compris: «Mais pource que pluseurs entendent mieulx rommant que latin, ie l'ay mis en rommant, par quoy que chascun lentende.» Malcolm Letts, p. 23. Cf. aussi, *Mandeville's Travels*, éd. P. Hamelius, I, London, 1919, p. 4 et 11, Oxford University Press, 1923, p. 23 – cité plus loin sous «Hamelius». Outre cette édition – Cotton Text, 1725/27, ces notes utilisent l'édition du Thomas East Text, 1568, publiée sous le titre *The Voyage and Trauaile of Syr John Maundeville*, Oxford, University Press, 1932 – citée plus loin sous «East Text».

2. Malcolm Letts, p. 120. La liste occupe plus de six pages dans la *Bibliotheca Geographica Palestinae* de R. Röhricht, Berlin, R. Reuther, 1890, pp. 79–85.

3. Malcolm Letts, pp. 177–181, cite 25 de ces versions, dont 7 illustrées de gravures sur bois.

4. Hamelius, I, pp. 3 et 214; East Text, pp. 18 et 253.

A la fin des Voyages, l'auteur dit les avoir rédigés en l'an de grâce 1356, 36 ans après son départ de l'Angleterre[5]. Le manuscrit français de 1371 était, à l'origine, relié avec un traité sur la peste, œuvre d'un certain «Jehan de Bourgoigne», autrement dit «à la Barbe», professeur en médecine et «cytoien du Liège»[6]. *Les deux manuscrits sont de la même main*[7]. Ce fait seul laissait présumer qu'ils avaient été tous deux composés, à Liège, par le personnage connu sous le nom de Jehan de Bourgoigne. Un témoignage contemporain confirme cette hypothèse. Il émane d'un notaire connu de Liège, Jean d'Outremeuse[8], auteur d'une curieuse Chronique Universelle, intitulée *Myreur des Histors*. Outremeuse y rapporte[9], qu'en 1372, un ami, Jean de Bourgoigne, surnommé «à la Barbe», qui l'avait institué son exécuteur testamentaire, lui avait confié, sur son lit de mort, qu'il était en réalité un seigneur anglais, du nom de Jehan de Mandeville, qui avait dû fuir son pays en 1322[10].

2. *De la Célébrité au Discrédit*

Les Voyages – qui s'étendent du proche Orient et de l'Egypte aux îles de la Sonde et à la Chine – eurent un succès considérable. L'époque était crédule. En Angleterre, la mappemonde de Hereford[11] avait, dès

5. Hamelius, I, p. 210; East Text, p. 253 – 36 ans pour 34, lapsus évident de l'auteur ou du scribe.

6. Malcolm Letts, pp. 18 et 172/173.

7. Malcolm Letts, p. 18, parg. 2 *in fine*.

8. Hamelius, II, pp. 18 ss.

9. Dans le Livre IV du *Myreur des Histors*. Ce livre est perdu, mais le passage relatif à Jehan de Mandeville a été conservé dans un extrait fait par Louis Abry, héraldiste et généalogiste de Liège, mort en 1720 – cf. Malcolm Letts, pp. 14 et 15, note 1. Outremeuse confirme, au surplus, dans *Le Trésorier de Philosophie Naturelle*, Bibl. Nat., fonds franc. 12 326, le fait que «le seigneur Jehan de Mandeville, chevalier ... fut en Orient et es parties par della par longtemps ...». Malcolm Letts, p. 108 et note 1.

10. Malcolm Letts, p. 16; Hamelius, II, p. 8. La discussion de l'énigmatique personnage d'Outremeuse et de son *Myreur des Histors*, sortirait du cadre de ces notes. Le lecteur est renvoyé à Malcolm Letts, Chap. XII, Outremeuse.

11. Le disque – mappemonde sur vélin, qui fait partie du rétable de la cathédrale de Hereford, construit – vraisemblablement peu avant 1300 – par Richard de Haldingham. Cf. A.

1300 environ, popularisé la plupart des monstres décrits plus tard par Sir John. Ses lecteurs, familiarisés avec les récits des croisades, Marco Polo et Oderic de Pordenonne, acceptaient les prodiges sans sourciller. A surenchérir sur ses devanciers, Mandeville n'en devenait pas pour cela suspect. En 1625 encore, Samuel Purchas, exprimant sans doute l'opinion courante, déclarait Sir John le plus grand voyageur en Asie que le monde eût connu et le plaçait à côté, sinon au dessus, de Marco Polo[12].

Mais la roche Tarpéienne était proche. Un contemporain de Purchas déjà, Robert Burton, dans son *Anatomie de la Mélancolie*, dispose sommairement de Mandeville comme d'un vulgaire menteur[13]. La critique, de plus en plus sévère, emboîta le pas[14]. Au XIXe siècle, après deux timides essais de réhabilitation sans lendemain, le colonel Henry Yule porta le coup décisif, réduisant les prétendus voyages, aux Indes et au delà, à un tissu de plagiats et de fables[15]. Vers 1880, Sir John était considéré comme un mythe. Ses pérégrinations n'étaient qu'une compilation fantaisiste d'un imposteur écrivant sous son pseudonyme.

Kammerer, *La Mer Rouge, l'Abyssinie et l'Arabie depuis l'Antiquité*, le Caire, Société Royale de Géographie d'Egypte, 1935, II/2, pp. 346/347 et planche en couleurs CXXXIV. *La plupart des monstres et animaux fabuleux, décrits dans les Voyages, s'y retrouvent.* Cf. aussi Malcolm Letts, chap. XI, The Hereford Map. En 1492, le célèbre géographe Martin Behaim a largement utilisé les indications des Voyages dans son globe terrestre. Cf. A. Kammerer, op. cit. II/2, légende de la planche CXLI.

12. Samuel Purchas, *Hakluytus Posthumus or Purchas His Pilgrims*, Reprint, Glasgow, James Maclehose and Sons, 1905–1907, XI, pp. 188 et 364. Malcolm Letts, p. 35 et note 1.

13. Robert Burton, *The Anatomy of Melancholy*, éd. A. R. Shilleto, London, 1893, II, p. 146 – Malcolm Letts, p. 36 et note 1. La première édition a été publiée, à Oxford, en 1621.

14. Détails dans Malcolm Letts, pp. 36ss. – il cite, en particulier, au XVIIe siècle, Sir Thomas Browne – 1605–1682, *Enquiries into Vulgar and Common Errors in Words*, éd. Wilkin, 1835, II, p. 236 et, au XIXe siècle, Hugh Murray, *Historical Account of Discoveries and Travels*, 1820, avec renvoi à C. R. Beazley, *The Dawn of Modern Geography*, 1897, III, p. 322. Dans le passage cité par Beazley, Hugh Murray – après avoir souligné les nombreux emprunts de Mandeville – écrit: «Ce qu'il ajoute de son cru n'est que monstrueux mensonge.»

15. Colonel Henry Yule, *Cathay and the Way Thither*, London, Hakluyt, 1866, cité d'après la seconde édition – *Cathay*, etc. 1913, II, p. 33 – publiée après sa mort et revue par Henri Cordier.

3. *La Critique durant les soixante dernières années, 1889 à 1949*

Un premier pas vers une revision fut fait, en 1889, par Sir George Warner avec son édition de l'Egerton Text, manuscrit unique, conservé au British Museum[16]. Examinant le cas sans parti pris, Sir George a exhumé, entre autres, le fait qu'un certain Johan de Bourgoyne, condamné pour participation à une attaque à main armée contre les Despensers[17], avait été gracié par le Parlement, le 12 VIII 1321. Sa grâce avait toutefois été révoquée en V 1322. Dans la liste des personnes graciées en 1321 figuraient un *Johan Mangervylain* et un Johan *the Barber*. La 11e édition de l'*Encyclopédie Britannique* –1910/1911 – contient un article sur Jehan de Mandeville[18], œuvre surtout du regretté E. W. B. Nicholson, conservateur de la Bodleian Library. L'auteur utilise tous les faits exhumés par Sir John, y compris le témoignage d'Outremeuse et ajoute quelques détails dûs à ses propres recherches. Sans conclure expressément, Nicholson laisse entendre qu'un véritable Jehan de Mandeville peut avoir écrit les Voyages et que la question de son séjour en Egypte, au moins, reste ouverte.

En 1919 et 1923 parut – sous le titre de *Mandeville's Travels* – une édition du Cotton Text, en deux volumes, publiée par P. Hamelius, professeur à Liège. Elle marque un violent retour offensif de la critique négative. Hamelius admet sans doute l'existence d'un médecin anglais, Jehan de Mandeville, connu à Liège sous le surnom de «à la Barbe», mais lui conteste toute participation à la rédaction des Voyages. Attri-

16. G. F. Warner, *The Buke of John Mandevill*, edited for the Roxburghe Club, Egerton Version, London 1889 – cité plus loin sous «Warner». Les éditions du Roxburghe Club atteignent des prix très élevés.

17. Les Despensers, grands propriétaires fonciers, étaient entrés en conflit avec des cohéritiers, particulièrement avec les Mowbrays soutenus par Humphrey Bohun, comte de Hereford. Il y eut de véritables combats sur les confins du Herefordshire et du pays de Galles. Cf. Encyc. Brit., 11e éd., T. VIII, pp. 101/102.

18. Encyc. Brit., 11e éd., T. XVII, pp. 560/564. L'article avait paru déjà dans la IXe édition en 1889. Sir Henry Yule y avait coopéré.

buant ceux-ci à Jean d'Outremeuse, il n'y voit qu'une œuvre fictive et une compilation sans vergogne[19].

En 1949 enfin, M. Malcolm Letts – le président actuel de la Hakluyt Society – a publié – sous le titre de *Sir John Mandeville, The Man and his Book* – une étude fouillée. Sur la base des faits mentionnés et de nombre d'autres qui seront indiqués plus loin, il aboutit à renverser l'équation posée jusqu'ici. Au lieu de Jean de Bourgoigne = pseudo Jehan de Mandeville, il faut écrire: Jehan de Mandeville = pseudo Jean de Bourgoigne[20].

Ayant ressuscité Sir John, Malcolm Letts – sans cacher ses emprunts – réhabilite l'homme: «an honest Godfearing man, courteous and dignified ... *a child of his age* ... speaking with a freedom of outlook far in advance of his time[21].»

4. Le cas Mandeville – état 1950

Malgré le vigoureux effort de Malcolm Letts, le cas n'est pas définitivement jugé. La condamnation subsiste, mais un recours en revision, fortement motivé, vient d'être déposé.

Deux questions doivent être élucidées avant tout:

a) Les Voyages sont-ils l'œuvre d'un authentique Jehan de Mandeville, mort à Liège?

b) Si tel est le cas, ce Jehan de Mandeville a-t-il réellement séjourné en Egypte?

19. Le somptueux ouvrage de Sir George Warner n'était accessible qu'à quelques privilégiés. Les deux volumes de Hamelius, édités avec un appareil scientifique moderne, mais de prix modique, ne pouvaient manquer de faire impression. Les réserves des érudits attendaient leur expression. Il y a vingt ans, l'opinion du public simplement cultivé paraît avoir été franchement sceptique. Preuve en est une note qui faisait suite à l'offre d'une édition des Voyages, dans le catalogue de la grande librairie de Piccadilly, Henry, Sotheran Ltd., *Arabistan* 1930, nº 329. Cette note était ainsi conçue: «Sir John Mandeville was the ostensible author of a book of travels bearing his name ... purporting to be an account of his own journeys in the East, *but really a mere compilation of other writers. His name also was probably fictitious.*»

20. Malcolm Letts, p. 14.

21. Malcolm Letts, pp. 163 et 165.

Ces notes se limitent strictement à ces deux questions. Leur examen part d'un fait qui semble avoir été trop peu relevé jusqu'ici. Dans le prologue des Voyages, l'auteur donne à entendre qu'il écrit *à l'usage des pèlerins*. Voulant ainsi – suivant un usage fréquent à l'époque – rédiger en ce qui concerne la Syrie, la Palestine et l'Egypte avec le Sinaï, un *guide*[22], non un récit de ses aventures, il n'est pas surprenant qu'il ait réuni tous les renseignements à sa portée. Il est vrai qu'il n'indique pas ses sources, mais les notions de droit d'auteur et de plagiat, comme l'usage de donner les références en note, sont modernes. Ecrivant au XIVe siècle, l'auteur des Voyages a puisé – comme tant d'autres rédacteurs d'Itinéraires – sans aucun scrupule à droite et à gauche. De ce fait, on ne peut conclure qu'il mérite d'être traité d'imposteur. En attendant ses vieux jours pour composer son œuvre, il a montré, du reste, qu'il ne cherchait pas la gloire[23]. *Toute opinion défavorable préconçue doit être éliminée.*

II. JEHAN DE MANDEVILLE, PERSONNAGE RÉEL, EST-IL L'AUTEUR DES VOYAGES QUI PORTENT SON NOM?

Les recherches de Sir George Warner, Nicholson, Hamelius et Malcolm Letts ont apporté plusieurs données nouvelles:

1. Une tombe qui, du XIVe siècle à la fin du XVIIIe – se trouvait dans l'église des Guillemins, à Liège, portait l'épitaphe suivante:

«*Hic jacet nobilis Dominus Joannes de Mandeville, miles, alias dictus ad Barbam ... natus in Anglia, medicinae professor et devotissimus orator et bonorum suorum largissimus pauperibus erogator*, qui toto quasi orbe lustrato, *Leodii diem vitae suae clausit extremum anno Domini millesimo trecentesimo septuagesimo secundo mensis Februarii septimo*[24].»

22. Cotton Text, Hamelius, I, p. 3 *in fine;* East Text, p. 18 *in fine*. Sur l'usage, au moyen âge, de composer des guides, plutôt que des journaux de voyage, cf. p. 41 et note 44.

23. Malcolm Letts, p. 165: «For himself, Mandeville made no claim upon posterity.»

24. Hamelius, II, p. 2 – Ci git noble Jehan de Mandeville, chevalier, *surnommé à la Barbe*,

2. On a retrouvé deux inscriptions du registre foncier de Liège, datées de 1386 et 1459. Un certain immeuble est désigné, dans la première, comme la demeure de «Maître Jehan à la Barbe», dans la seconde, comme la maison dans laquelle «Mandavele ly chevalier d'Engleterre *qui avoit esteit par universe monde*, solloit demoreir[25], qui gist a Villmins»[26].

3. Radulphus de Rivo, doyen de Tangres, mort en 1403, continuateur de la Chronique de Hoesem, mentionne sous 1367 la mort de «*Johannes Mandevilius natione Anglus vir ingenio et arte medendi eminens* qui toto fere terrarum orbe peragrato, *tribus linguis peregrinationem suam doctissime conscripsit* ...»[27].

Cornelius Zantfliet, auteur d'une Chronique allant de 1230 à 1461, cite un Mandeville «*aliter cum barba* et in arte medicinae peroptime tritus»[28].

4. Comparant les alphabets anglais et arabe, l'auteur des Voyages écrit: *Nous en Angleterre* avons deux autres lettres, le th et le z ... *Les textes anglais ne sont pas les seuls à contenir cette observation*[29].

5. Les armes qui figuraient sur la tombe de Jehan de Mandeville, à Liège, sont celles des Tyrells du Hertfordshire. Elles portent un attribut héraldique indiquant qu'il s'agit d'un cadet de famille[30].

né en Angleterre, professeur de médecine, homme très disert, faisant aux pauvres grandes largesses, qui, *ayant parcouru presque le monde entier*, finit ses jours, à Liège, l'an de grâce 1372, le 7 du mois de Février. L'église des Guillemins a malheureusement été détruite pendant la révolution française.

25. «Sollait demoreir» = habitait habituellement.

26. Hamelius, II, p. 3.

27. Jehan de Mandeville, Anglais de nationalité, esprit remarquable et médecin éminent, qui, après avoir parcouru presque le monde entier, fit savamment, en trois langues, le récit de ses pérégrinations. Hamelius, II, p. 3.

28. Malcolm Letts, p. 20, avec renvoi à Warner, p. XXXIV.

29. Cotton Text, Hamelius, I, p. 92; East Text, p. 143; Malcolm Letts, p. 20, al. 2.

30. E. W. B. Nicholson, Article Jehan de Mandeville, *Encyc. Brit.* 11e éd., XVII, p. 661, d. Le comté de Hertfordshire est celui où se trouve St. Albans.

L'examen de tout ceci aboutit aux conclusions suivantes:

a) Le fait qu'un chevalier – *miles* –, né en Angleterre, nommé Jehan de Mandeville et surnommé *à la Barbe*, a, dans la seconde moitié du XIVe siècle, exercé la médecine, à Liège, où il est mort en 1372, *est établi*. Son épitaphe et les documents cadastraux cités font pleine foi.

b) Les Voyages ne peuvent être attribués qu'à:

1. Jehan de Bourgogne, autrement dit «à la Barbe», auteur du traité sur la peste relié avec le manuscrit de 1371[31];
2. Jean d'Outremeuse;
3. Jehan de Mandeville, également surnommé «à la Barbe».

La première hypothèse supposerait que Jehan de Bourgoigne et le Jehan de Mandeville de Liège sont deux personnes distinctes. Ceci se heurte – de manière décisive, semble-t-il – au fait qu'ils étaient l'un et l'autre, surnommés «à la Barbe». Ceci ne s'explique que par l'identité des deux personnages[32].

Hamelius est seul à soutenir la seconde opinion. Il se base essentiellement sur les analogies fréquentes entre le *Myreur des Histors* et les Voyages. L'argument – qui impliquerait qu'Outremeuse aurait trahi lui-même son anonymat, en insérant dans les Voyages des passages entiers de sa Chronique – n'est pas convaincant. *A priori*, il est beaucoup plus vraisemblable qu'Outremeuse – un compilateur s'il en fut – a puisé chez Mandeville comme chez tant d'autres. Mais la supposition d'Hamelius paraît inconciliable avec le fait suivant: D'après les mentions du texte, les Voyages ont été composés en 1356. A ce moment, Outremeuse avait 18 ans[33]. Même si la rédaction avait duré quelques années – ce qui, vu la brièveté du texte, est peu probable – Outremeuse aurait été encore beaucoup trop jeune pour qu'elle puisse lui être sérieusement attribuée.

31. Cf. supra p. 31 et notes 6 et 7.
32. Cf. Malcolm Letts, p. 20, al. 1.
33. Il est né en 1338, mort en 1399.

Si l'on admet que les Voyages sont l'œuvre de Jehan de Mandeville, chevalier anglais, médecin expérimenté, tout s'explique: le départ d'Angleterre, le voyage en Orient, l'exercice de la médecine à Liège et la rédaction du traité sur la peste, la forme spéciale d'un ouvrage qui se proposait d'abord d'être un guide, son caractère spécifiquement anglais[34], etc. Cette hypothèse est, en outre, la seule conciliable avec le fait que l'église des Guillemins a permis d'inscrire sur la tombe d'un homme – *alors très connu à Liège* – les mots «... *qui toto quasi orbe lustrato* ...». Que Mandeville ait été considéré par ses contemporains comme un grand voyageur, ne prouve sans doute pas l'authenticité de ses voyages, mais conduit presque irrésistiblement à lui attribuer la paternité de leur récit.

Un point, il est vrai, reste obscur. Grâce aux recherches de Sir George et de Nicholson, on sait que la liste des graciés de 1321 portait, à côté du nom de Johan de Bourgoyne, ceux de John Mangervylain et de John the Barber. On doit admettre, qu'à Liège, Jehan de Bourgoigne et Jehan de Mandeville, tous deux surnommés «à la Barbe», ne faisaient qu'un. Mais qu'en était-il des trois personnages graciés, en Angleterre, en 1321?

On peut se demander:

a) Si la présence d'un Johan Mangervylain et d'un Johan «the Barber» – ce qui est tout autre chose que Jehan «*à* la Barbe» – dans la liste des graciés, n'est pas une simple coïncidence?

b) Si ce n'est pas Jehan de Mandeville qui a été condamné, puis gracié en 1321, *sous le nom de Johan de Bourgoyne*[35], son nom patronymique, Mandeville n'étant qu'un titre porté par un fils cadet[36], selon un usage fréquent dans la noblesse anglaise?

34. Malcolm Letts, pp. 163/164.

35. Si tel est le cas et si, parmi les graciés de 1321, Johan de Bourgoyne est le seul dont la grâce ait été révoquée, l'identification suggérée expliquerait le motif pour lequel Jehan de Mandeville aurait été contraint de s'enfuir, d'Angleterre, en 1322.

36. D'après les armes gravées sur sa tombe, Jehan de Mandeville aurait été un cadet de famille. Cf. supra p. 36.

Il faut laisser à une enquête ultérieure, en Angleterre, le soin de vérifier ces détails et de tirer au clair la question des armes que Jehan de Mandeville portait à Liège.

Une dernière remarque s'impose: Lorsqu'il s'agit de faits vieux de 600 ans, la critique historique dispose rarement de présomptions aussi concordantes que celles existant dans le cas Mandeville. Si les emprunts et les fables, dont les Voyages sont émaillés, n'avaient jeté le discrédit sur l'auteur, personne n'hésiterait. Ces griefs s'atténuent si l'on replace l'inculpé dans son temps et si l'on tient compte du but déclaré de son ouvrage. Mais – quoiqu'il en soit – la bonne méthode doit s'en tenir aux témoins, non aux arguments de sentiment.

Conclusions:

1. L'existence d'un chevalier anglais, se nommant ou se faisant appeler Jehan de Mandeville, surnommé «à la Barbe», exerçant la médecine et considéré comme grand voyageur, à Liège, dans la seconde moitié du XIVe siècle, *est prouvée*.

2. L'hypothèse suivant laquelle ce Jehan de Mandeville est l'auteur des Voyages, est – en l'état – la seule plausible, sinon admissible.

3. La date du départ d'Angleterre de Jehan de Mandeville, et les raisons qui en sont données dans les Voyages, n'ont pu jusqu'ici être suffisamment vérifiées. Une enquête supplémentaire, sur place, est nécessaire.

III. MANDEVILLE A-T-IL RÉELLEMENT SÉJOURNÉ EN ÉGYPTE?

A. La méthode:

Les négateurs – dont Hamelius est un représentant typique – se sont fait la tâche aisée. Dès qu'un itinéraire de Mandeville, ou les détails qu'il cite, coïncident avec les indications de route d'un autre voyageur, dont Sir John pouvait utiliser le récit, le sien n'est que plagiat et son voyage un mythe. Ses adversaires ne paraissent pas avoir songé à rapprocher les Voyages d'Itinéraires du XVe siècle. Ils auraient, dans l'un des

plus célèbres au moins[37], trouvé non seulement concordance parfaite des routes décrites, mais reproduction de détails *que Mandeville était le seul à avoir relatés jusque là*[38]. D'où dilemme : ou faire leur *mea culpa*, ou – logiquement – admettre que l'auteur *du XVe siècle* est un plagiaire et son récit de pure fantaisie.

Cette méthode de « critique » est viciée *a priori* pour ignorer un élément essentiel du problème. Du XIIe siècle au XVIe au moins, tous les passages *par mer*, d'Europe en Palestine – et de là en Egypte – ne variaient pour ainsi dire pas. Leurs entrepreneurs, Génois, Pisans, Vénitiens, avaient des itinéraires fixes. Aux escales – presque toujours les mêmes – les passagers successifs – pèlerins ou marchands – étaient en quête des mêmes choses, reliques et pieuses traditions pour les uns, occasions d'achat ou de vente pour les autres. Les cicerone avaient leur programme établi. Les récits ne pouvaient que se ressembler de très près, même dans de menus détails[39]. En revanche, les auteurs différaient d'instruction, de curiosité, de don d'observation et de crédulité. Ce ne sont donc pas *les ressemblances – inévitables* – auxquelles la critique

37. Fratris Felicis Fabri, *Evagatorium in terrae Sanctae et Aegypti peregrinationem*, Stuttgardiae, 1843–1849, cité plus loin sous « Fabri ».

38. Cf. infra, p. 45 et n. 61 ; p. 47 et n. 68.

39. Pour ne citer qu'un exemple, cf. la description de l'éléphant, au Caire, par le principal témoin à charge contre Mandeville, W. v. Boldensele – *Itinerarius Guilielmi de Boldensele*, édité par le Dr Grotefend dans *Zeitschrift des Historischen Vereins für Niedersachsen*, 1852, cité plus loin sous « Boldensele » et par le Seigneur d'Anglure, *Le Saint Voyage de Jérusalem*, Paris, Firmin Didot et Cie, 1878.

Boldensele (1334) p. 248	Anglure (1396) p. 68
« *Dentes de ore exeunt ad modem apri valde longi.* » Il lui sort de la gueule, *à la manière d'un sanglier*, des dents très longues.	« Il lui sault de la gueulle deux dents *à manière d'un sanglier*, lesquelles sont très grandes et grosses. »
« *Supra os habet proboscidem longam ... qua utitur loco manus ; cibum per eam sumit et in os mittit.* » Au dessus de la gueule il a une trompe allongée, qui lui sert de main, avec laquelle il prend sa nourriture et la porte à sa bouche.	« En son groing, il a manière d'un bouel (boyau) ... a cedit grand bouel *prant i-celui sa pasture à terre et la porte à sa bouche.* »

Suivant la méthode Hamelius, Anglure n'aurait vu d'éléphant qu'à travers les lunettes de Boldensele.

doit avant tout s'attacher, mais les *différences*, dans lesquelles seules peut se marquer l'originalité du texte examiné.

B. L'itinéraire d'Europe en Syrie, puis en Egypte

a) Un examen, critique dans le vrai sens du mot, doit rapprocher le voyage discuté, non seulement des Itinéraires contemporains de Boldensele[40] – 1333 – et de Sudheim[41] – 1336 –, mais de textes composés *après la mort de Mandeville*. Ces notes, au cadre restreint, se limitent à quelques exemples, suffisants pour montrer le parti à tirer de la méthode suivie. Les textes choisis sont, les pèlerinages d'Anglure – 1396 – et de Fabri – 1483 –, enfin de Traité de Piloti – 1420[42].

b) Au XIVe siècle, les passages partant de Gênes ou de Venise descendaient la mer Tyrrhénienne ou l'Adriatique et contournaient la Grèce. Constantinople – si une escale y était prévue[43] – était atteinte par l'Archipel.

Mandeville, s'il indique plusieurs routes d'Angleterre à Constantinople et de là en Syrie et en Egypte, ne précise pas celle qu'il aurait suivie. On y a trouvé motif à suspicion. Or il n'y a là rien d'anormal. Quantité d'Itinéraires du moyen âge, rédigés sous forme de guides, *ne sont pas des journaux de voyage*[44].

40. Op. cit. – cf. supra, p. 40, note 39.

41. Ludolphus de Sudheim, *De Itinere Terre Sancte*, *Archives de L'Orient Latin*, Paris, Ernest Leroux, 1884, II/2, pp. 305/377 – cité plus loin sous «Sudheim».

42. Emmanuel Piloti, *Traité sur le Passage dans la Terre Sainte* – 1420. Le texte est reproduit dans *Le Chevalier au Cygne et Godefroid de Bouillon*, Bruxelles, M. Hayez, 1846, I, pp. 312–419. L'Introduction, due au baron de Reiffenberg, donne – pp. CLXXV–CLXXIX – des détails circonstanciés sur l'auteur. Piloti avait passé 35 ans en Egypte et dans d'autres contrées musulmanes. Commerçant et fin politique à la fois, sans préjugé contre l'islam, il est un des meilleurs observateurs du moyen âge. Le *Traité* est cité plus loin sous «Piloti».

43. Sainte Sophie et les reliques échappées aux pillages du début du XIIIe siècle attiraient toujours de nombreux pèlerins. Depuis la restauration de l'empire grec, sous les Paléologues – 1261 – une forte reprise des affaires faisait affluer, à nouveau, les marchands dans la capitale. Cf. W. Heyd, *Histoire du Commerce du Levant au Moyen Age*, traduction de Furcy Raynaud, Leipzig, Otto Harrassowitz, 1923, I, pp. 427 ss.

44. Dans *les Eglises de la Terre Sainte*, Paris, 1860, Appendice. Melchior de Vogüé divise

Boldensele s'embarqua à Noli, petit port ligurien à 50 kilomètres de Gênes et fit escale à Constantinople. De là, par Chio, Patmos, Ephèse, Patara, la Crète, Rhodes et Chypre, il gagna Tyr d'où il se rendit à Gaza, puis en Egypte, par voie de terre.

Sudheim, qui lui aussi rédige son texte avant tout comme un simple guide, après avoir décrit sommairement la route par mer jusqu'à Constantinople, indique, de là en Syrie, les mêmes escales que Boldensele, sauf à préconiser le port d'Acre[45].

c) La comparaison méthodique des textes donne les résultats suivants :

Ressemblances

La route par mer, de Constantinople à Tyr, décrite dans les Voyages, est exactement semblable à celle suivie par Boldensele. Plusieurs détails donnés par ce dernier se retrouvent dans Mandeville. Hamelius n'a pas été plus loin. S'il avait eu la curiosité d'examiner Sudheim, il aurait constaté que ce pèlerin authentique, 3 ou 4 ans après Boldensele, avait fait escale aux mêmes ports et citait les mêmes détails, presque dans les mêmes termes[46]. Ceci n'établit pas que Mandeville ait bien visité les lieux

les Itinéraires en deux classes : les journaux de voyage, à caractère personnel, et les *guides*, dont l'auteur s'efface ou reste anonyme. Ayant pour but de réunir la documentation nécessaire aux pèlerins, les guides se ressemblaient forcément, car ils puisaient aux mêmes sources. Cf. *Fetellus*, Palestine Pilgrims Text Society, London, 1896, Introduction *in fine*. Ne songeant qu'à être utiles, les rédacteurs de *guides* puisaient partout, non seulement sans le moindre scrupule, mais en croyant faire œuvre pie. Cf. sur ce point l'*Epistola* de Fabri, op. cit. I, p. 2/3.

45. Sudheim, p. 336 : «*Nullus est peregrinis commodior quam portus Accon.*» Acre est le port le plus commode pour les pèlerins.

46.

Boldensele, p. 240	Sudheim, pp. 331/332
«*Veni ad insulam Syo ubi mastix crescit ... Gummi est fluens arboribus.*»	«*... pervenitur ad insulam qua Sya vocatur. In hac insula crescunt arbores de quibus mastix stillat.*»
J'arrivai à l'île de Chio *où pousse l'arbre qui produit le mastic* (Le térébinthe lentisque) ... *la résine découle des arbres.*	On arrive à l'île de Chio. *Dans cette île croissent des arbres desquels découle le mastix.*

qu'il décrit, mais prouve que la concordance – même rigoureuse – des indications de route données par deux pèlerins successifs, ne démontre pas, à elle seule, que l'un ait copié l'autre sans faire lui-même le chemin.

Différences

1. Boldensele – grand seigneur en rupture de monastère[47] – est, pour son époque, un sceptique[48]. Son style est clair et concis. Sir John – en dépit de certaines boutades contre les abus du clergé – est un croyant doublé d'un crédule. Prolixe, parfois diffus, il s'étend complaisamment sur tout ce qui est légendaire.

2. Constantinople

Il y avait, au nord-est de l'hippodrome, une statue équestre de Justinien[49]. Dans sa main gauche étendue, l'empereur tenait un globe doré,

Boldensele, p. 240 (suite)	Sudheim, pp. 331/332 (suite)
«..., *veni ad insulam Pathmos ubi ab illo dilectissimo Christi discipulo liber Apocalypsis scribitur.*»	«... *navigatur in Pathmos insulam desertam in qua St. Johannes scripsit Apocalypsim.*»
J'arrivai à l'île de Pathmos, *où le disciple aimé du Christ écrivit le livre de l'Apocalypse.*	On vogue jusqu'à Pathmos, *île* déserte, *dans laquelle St. Jean écrivit l'Apocalypse.*
«... *perveni in ipsa Minori Asia prope maris litus ad urbem Pataram unde beatus Nicolaus traxit originem.*»	«... *reditus ad liter iterum Azye ubi est urbs Patara de qua fuit St. Nicolaus.*»
Je parvins à proximité de la côte de l'Asie mineure, *à la ville de Patara de laquelle le bienheureux St. Nicolas est originaire.*	On parvient au rivage de l'Asie (mineure) *où se trouve la ville de Patara, dans laquelle naquit St Nicolas.*

47. Boldensele, pp. 227/228. De son vrai nom, Otto von Nyenhusen, mais portant le nom de sa mère, née von Boldensele, d'une famille noble de la principauté de Lüneburg. Il avait, en 1330, quitté brusquement le couvent des Dominicains de St. Paul, à Minden. Absous par le pape, il s'était rendu en pèlerinage à Jérusalem et au Sinaï.

48. Cf. Grotenfend, dans Boldensele p. 283: «Er zeigt sich weit entfernt vom dummen Aberglauben und mönchlicher Leichtgläubigkeit.» Boldensele écrit lui-même: «*Ubi natura sufficit non est ad miraculum recurrentum.*» Ce qui est naturel n'a pas besoin d'explication miraculeuse.

49. J. Ebersolt en donne une bonne reproduction dans *Constantinople et les Voyageurs du Levant*, Paris 1919, p. 30. Détruite par une tempête à la fin du XVe siècle, elle fut fondue en 1525. *Archives de l'Orient Latin*, Paris, Ernest Leroux, 1881, I, p. 589, note 6.

symbole de sa puissance universelle. Cette statue est décrite comme telle, en 1333 par Boldensele[50], en 1403 par Clavijo[51], en 1438 par Pero Tafur[52]. Mandeville – qui serait arrivé à Constantinople en 1322 ou 1323 au plus tard – *rapporte que la main de l'empereur était vide*. Le globe en était tombé et l'on n'arrivait pas à le remettre en place. On y voyait un signe de la décadence de l'empire[53]. Hamelius cite ici un fait dont la signification ne semble pas l'avoir effleuré. En 1317, une croix, décorant le globe, aurait été arrachée par la tempête. En réalité, suivant l'historien contemporain de Bysance, Nicéphore Grégoras, *le globe lui même était tombé et les réparations duraient encore en* 1325[54]. Le souvenir du fait rapporté dans les Voyages *était encore vivant à Constantinople, plus d'un siècle plus tard, lors du passage de Pero Tafur*[55].

Ces témoignages, en particulier celui d'un historien comme Grégoras, confirment de tous points le récit de Mandeville. Le globe – *dont aucun voyageur n'avait encore relaté la chute – était tombé peu avant son arrivée et n'a été remis en place que 2 ou 3 ans après son départ*. On ne voit pas comment Sir John aurait pu apprendre le fait, *s'il ne l'avait constaté sur place*.

3. Cos:

Touchant Cos[56] – que Boldensele ne mentionne pas – Mandeville raconte, en grands détails, une curieuse histoire. Suivant les dires de

50. Boldensele, pp. 238/239 : «... *manu sinistra pomum, quod orbem repraesentat cruce superposita, tenens* ...» Tenant, dans sa main gauche, un globe représentant l'univers, surmonté d'une croix.

51. Clavijo, *Embassy to Tamerlane*, translated from the Spanish by Guy Le Strange, London, George Routledge, 1928, p. 72.

52. Pero Tafur, *Travels and Adventures*, translated and edited with an Introduction by Malcolm Letts, London, George Routledge, 1926, p. 140, cité plus loin sous «Tafur».

53. Hamelius, I, p. 5, lignes 21 et s.

54. Hamelius, II, p. 25. Nicéphore Grégoras 1295 à 1360, *Histoire Romaine*, Edition de Bonn, I, p. 275 et pp. 276/277. Renseignements de M. M. Izeddin, auteur d'un ouvrage encore inédit sur *Constantinople byzantine d'après les Voyageurs du Moyen Age*, où il consacre une note savante à l'histoire de la statue.

55. Tafur, p. 140.

56. L'île de Cos, à quelque 80 kilomètres au nord de Rhodes, patrie d'Hippocrate. Au moyen âge, elle portait le nom de Lango.

«*quelques*» habitants[57], l'île aurait été hantée par un monstre affreux. Il s'agissait de la fille d'Hippocrate, changée jadis par Diane en dragon, jusqu'au jour où le baiser d'amour d'un chevalier romprait l'enchantement. *Peu de temps avant le passage de Sir John*, un chevalier *de Rhodes* aurait tenté l'aventure au coût de sa vie[58].

On a fait des gorges chaudes sur cet exemple typique des fables de Mandeville. Pourtant il se borne à rapporter – avec quelque cautèle[59] – ce que *quelques* habitants lui auraient dit. Hamelius consacre – inutilement semble-t-il – une note copieuse au mythe de la princesse enchantée et du prince charmant[60]. Ce mythe est de tous les âges et de tous les pays et, avec la fille d'Hippocrate comme héroïne, se situait naturellement à Cos. Mais le point n'est pas là. Ce qui importe c'est si la légende, rapportée par Mandeville, *avait cours, à Cos, au début du XIVe siècle*. Or il est de fait qu'elle y était encore monnaie courante à la fin du XVe. Fabri, vers 1483, l'y a recueillie exactement comme Sir John[61].

Comme pour la statue de Justinien, il y a ici un détail, indiqué pour la première fois par Mandeville, *qui ne pouvait l'apprendre que sur place*, et ses indications sont confirmées, après sa mort, par un témoin sûr.

4. Chypre :

a) Boldensele donne, en 23 lignes, de brefs renseignements sur les reliques, le vignoble et la faune[62]. Sudheim a deux pages sur l'histoire, la

57. Hamelius, I, p. 14, lignes 28/29: «And somme men seyn that ...» Et quelques personnes disaient ...

58. Hamelius, I, p. 15, lignes 6–14: «*And it is not long sithen* that a knight of the hospital *of Rodes* ...» Mandeville serait arrivé à Cos en 1322 ou 1323. Rhodes avait été conquise par les Hospitaliers en 1310. En 1314, le Grand Maître, Foulques de Villaret, occupa l'île de Cos – ou Lango – cf. Delaville Le Roulx, *Les Hospitaliers à Rhodes*. En 1322/23, un Hospitalier aurait bien été appelé, à Cos, un «chevalier *de Rhodes*». Si l'un d'eux avait eu une aventure dans l'île, c'eût été entre 1310 et 1323, donc «*peu avant*» («not long sithen», Hamelius, I, p. 15, l. 5/6 –) le passage de Mandeville.

59. Hamelius, I, p. 14, l. 28–32. Non seulement Sir John ne se réfère qu'aux dires de «*quelques* personnes», mais il ajoute candidement qu'il n'a pas vu le dragon.

60. Hamelius, II, pp. 32/33. 61. Fabri, III, pp. 267/268. 62. Boldensele, pp. 241/242.

géographie, les animaux rares et les gisements de pierres précieuses. Plusieurs détails sont les mêmes que ceux cités par Boldensele[63].

D'une manière générale, les indications de Mandeville ressemblent beaucoup à celles des deux pèlerins allemands[64]. Mais Sir John, après des précisions sur l'organisation du clergé – qu'il est seul à donner – ajoute deux passages qui ont, jusqu'ici, défié les efforts de la critique:

Le premier est l'histoire macabre d'une union *post mortem*, consommée dans la tombe. Le fruit – un monstre ailé à tête de Méduse – libéré du tombeau que son père a été incité à faire ouvrir, s'échappe. A son passage, la ville de Satalia et la contrée environnante sont ravagées et depuis périclitent[65].

Le second peut se rendre ainsi: A Chypre, seigneurs et vilains ont coutume *de prendre leurs repas à même le sol*. Ils creusent des tranchées, où un homme serait à couvert jusqu'aux genoux. Ils en pavent le fond et s'y installent pour manger au frais[66].

63. Sudheim, pp. 335/337. 64. Hamelius, I, p. 17; East Text, pp. 39/40.

65. Toutes les recherches sur cette légende étaient restées vaines. Une vague lueur peut se dégager de celles de l'auteur de ces notes:

a) Fabri – III, pp. 235/236 – raconte une histoire macabre, apprise à Chypre, qui présente avec celle de Sir John une analogie lointaine, mais curieuse. Un chevalier, nommé Jean de Monfort, était – à son retour de Jérusalem – venu vivre à Chypre où il était mort en odeur de sainteté. D'après Jacques Le Saige – *Voyage de Jacques Le Saige*, Douay, 1851, p. 139 –, il fut, vers 1220, enseveli à Nicosie où son corps passait pour faire des miracles. Une noble allemande, sa parente, *se fit ouvrir la tombe*. Se penchant sur le cadavre, comme pour le baiser pieusement, elle arracha du bras, avec ses dents, un lambeau de chair. Voulant l'emporter comme relique, en Allemagne, elle s'embarqua à Chypre. Plusieurs vaisseaux voguaient de conserve, par vent favorable. Seul le sien restait en panne. L'équipage fouilla les bagages des passagers, trouva le lambeau de chair et ayant confessé la sacrilège, rentra à Chypre. La relique fut replacée dans la tombe et le vaisseau continua son voyage sans encombre. Anglure – pp. 82/83 – cite un autre exemple d'un navire arrêté en mer malgré le vent favorable, jusqu'à ce qu'une relique volée, cachée à bord, eût été rapportée à Chypre. Dans l'histoire de Fabri, comme dans la légende rapportée par Sir John, il y a profanation d'un cadavre, suivie d'effets miraculeux.

b) Aboulféda, op. cit. infra note 84, II/2, p. 133, rapporte *qu'un peu avant* 1321, Antâlyâ, la Satalia des Croisés, *fut ravagée* par des pillards turcomans. *Ceci confirme un désastre arrivé à Satalia, peu avant le passage de Mandeville*, ce qui n'empêche pas Hamelius – vol. II, Index, p. 188, ad *Satalia* – de parler de la *légende* de la destruction de la ville.

66. Le fait est confirmé, partiellement au moins, par Laurence Aldersey, marchand de

b) Ceci n'épuise pas la liste des différences entre les Voyages et l'Itinéraire de Boldensele. Il est toutefois inutile d'en relever d'autres, car elles ne portent pas sur des faits que Mandeville n'aurait pu apprendre que dans l'île.

c) *En résumé*, les ressemblances entre Mandeville et Boldensele peuvent s'expliquer – aussi naturellement que celles entre Boldensele et Sudheim – par ce que les trois voyageurs ont recueilli les mêmes renseignements à Chypre. Dans un seul cas, l'emprunt direct à Boldensele paraît certain[67].

Des différences importantes paraissent impliquer le passage de Mandeville. Ce sont:

a) Les précisions données par Sir John seul sur l'organisation du clergé. Ses renseignements ont été, plus d'un siècle après sa mort, confirmés par Fabri[68].

b) L'indication d'une légende et d'un trait de mœurs, que Sir John n'a pu recueillir et observer *que sur place*.

5. De Chypre au Daron[69]

Les trois voyageurs sont muets sur la traversée. De Tyr à la frontière égyptienne, tant Boldensele[70] que Sudheim[71] après des indications, gé-

Londres, qui fit escale à Chypre en Août 1581. Il rapporte: «The people there be very rude ... *they eat their meat sitting upon the ground* with their legges a crosse like taylors.» Richard Hakluyt, *Principal Navigations*, London, J.M. Dent and Sons, 1926, III, p. 77.

67. Malcolm Letts, p. 147, a levé le lièvre. Suivant Boldensele – p. 241 – les restes de St. Hilarion sont conservés au château de Gedamoros, ou Damoros. Dans le manuscrit de 1371, ce nom est devenu «chastel damours», transcrit par «castell of amours» dans le Cotton Text – Hamelius, I, p. 17, l. 23 – et par «castell of Amours» dans l'East Text, p. 39. L'erreur peut évidemment être dûe à un scribe, mais il semble bien que le digne chevalier soit pris ici en flagrant délit d'emprunt. Ne serait-ce pas, qu'obligé de rafraîchir ses souvenirs, il ait cherché dans Boldensele un nom oublié, comme maint voyageur authentique moderne le fait dans Larousse?

68. Comme Mandeville, Fabri – III, p. 230 – indique qu'il y a quatre évêchés à Chypre.

69. Le Daron, le dernier des châteaux des Croisés au sud de la Palestine, construit par Amaury, G. de Tyr, XI, ch. 20, ou suivant Ernoul-édition L. de Mas Latrie, Paris, 1871, pp. 14/15 – déjà par Baudouin III.

70. Boldensele, pp. 242/244.

71. Sudheim, pp. 337/342.

néralement brèves, sur les principales villes traversées[72] – se perdent en réminiscences historiques. Mandeville – comme aussi Sudheim – confirme divers renseignements de Boldensele, mais, dans un cas, son récit présente, avec celui du pèlerin allemand, des différences trop caractéristiques pour ne pas être relevées. Il s'agit de Notre Dame de Sardenay. Mandeville estropie le nom de la localité, minimise sa distance de Damas et conte le pseudo-miracle sans manifester le moindre doute. Boldensele donne des indications exactes et démasque sans ménagement la déception pratiquée par des prêtres dégénérés[73]. *Si Sir John n'avait fait que copier Boldensele, ses erreurs seraient inexplicables.*

D'autre part, les Voyages seuls contiennent deux détails, dont l'un est significatif:

A Acre, Mandeville mentionne l'ancienne gravière, dite de Mennon, jadis exploitée par les verriers de Tyr[74].

A Jaffa enfin, comme Fabri plus d'un siècle plus tard[75], il indique le rocher d'Andromède et la tradition des ossements gigantesques restés jadis longtemps épars sur le rivage[76]. Mais le digne Sir John – dont la mythologie *classique* n'était sans doute pas le fort – fait d'Andromède *un géant* et prend pour les siens les os du monstre marin. *Cette bévue n'est pas seulement comique.* Si Mandeville, comme il en est accusé, avait puisé chez ses devanciers les éléments d'un récit de voyage fictif, *il aurait ap-*

72. Acre, Césarée, Jaffa, Gaza.

73. Hamelius, I, p. 52; II, p. 50. Boldensele, pp. 284/285; Sudheim, p. 361. Seydnaya, à quelque 22 Kilomètres au nord de Damas. Mandeville a 5 milles seulement, ce qui est beaucoup trop peu, bien qu'il s'agisse de l'*ancien* mille anglais. L'église du moyen âge a disparu, mais une célèbre image de la Vierge, connue sous le nom de Notre Dame de Sardenay, est conservée dans un couvent grec. Les pèlerins de jadis s'émerveillaient d'en voir suinter une huile précieuse pour ses vertus curatives. Cf. E. Rey, *Les Colonies Franques de Syrie*, Paris, Alph. Picard, 1883, pp. 291 ss.; René Dussaud, *Topographie Historique de la Syrie Antique et Médiévale*, Paris, Geuthner, 1927, p. 283; *The Travels of Bertrandon de la Brocquière*, transl. by Th. Johnes, The Hafod Press, 1807, pp. 142 ss. Sur la différence de tempérament entre Mandeville et Boldensele, cf. infra p. 43.

74. Hamelius, I, p. 19, lignes 29 ss.; East Text, p. 44. La tradition est conservée par Pline et par Joseph. Cf. Hamelius, II, p. 37. Mandeville avait-il accès à ces sources à Liège? C'est au moins douteux.

75. Fabri, I, p. 204.

76. Hamelius, I, p. 19; II, p. 36.

pris la véritable légende d'Andromède. La salade qu'il sert ne s'explique que par ce que, entendant sans doute mal l'arabe au début de ses pérégrinations, il n'a pas compris un traître mot *de ce qu'on lui a raconté à Jaffa*.

Une fois de plus, à côté de ressemblances inévitables, il y a nombre de *différences presqu'impossibles à expliquer si Mandeville n'a pas été sur les lieux*.

Conclusion :

Faisant – comme Sudheim – dans la première partie des Voyages, un *guide* à l'usage des pèlerins, et écrivant plus de trente ans après avoir pris la mer, Mandeville a tout naturellement utilisé l'Itinéraire récent de Boldensele. Le fait que les escales étaient fixes et les programmes des cicerone établis, explique les ressemblances entre les Voyages et le récit allemand. En revanche, Mandeville ajoute une série de détails, dont l'exactitude a été, dans bien des cas, vérifiée après sa mort, *et qu'il n'a pu apprendre que sur place*. En l'état, on doit donc considérer comme établi qu'il a bien passé par Constantinople, Cos, Chypre, Acre et Jaffa.

C. Le Séjour en Egypte

1. Comparaison des textes :

Boldensele consacre à l'Egypte 6 1/2 pages ; Sudheim 3 ; Mandeville 15[77] sans compter 7–8 pages sur les Sarrasins, leur loi et leurs coutumes. Abstraction faite de ce qui est pure digression, il reste chez Boldensele 5 pages utiles, 1 chez Sudheim et 12 environ chez Mandeville. Sudheim peut être laissé de côté. De Mandeville à Boldensele, il n'est pas question de copie. Les quelques détails qui coïncident[78] se trouvent dans tous les voyages en Egypte jusqu'au XVe siècle au moins. Les deux rédactions reflètent, du reste, deux tempéraments nettement opposés. Boldensele, observateur précis, décrit minutieusement les animaux ra-

77. Cotton Text – Hamelius.

78. Ainsi le passage sur les couveuses du Caire – Boldensele, p. 249, Mandeville, Hamelius, I, p. 31, l. 17 ss. – se retrouve dans Sudheim, p. 342 et un siècle après – dans Fabri, III, pp. 57/58, enfin dans Piloti, pp. 352/353.

res. Mandeville n'en souffle mot, mais conte sérieusement la fable du phénix[79]. Parvenus aux pyramides – les «greniers de Joseph» – suivant la tradition populaire – Boldensele, sceptique, ridiculise la superstition; Mandeville, crédule, la reprend pour son compte[80].

2. La Description de l'Egypte dans les Voyages

Mandeville – curieusement doué de sens géographique – donne une description claire du pays, qu'il divise en haute et basse Egypte, avec 5 provinces[81]. Après avoir situé correctement les contrées limitrophes, il apporte des indications précises sur le climat, la crue du Nil et ses phases[82]. Sur le cours du fleuve, il est, sauf erreur, le premier européen à faire allusion au grand circuit décrit en Abyssinie[83]. Il finit par des renseignements exacts sur Alexandrie et surtout sur Damiette, qu'il sait avoir été rasée et reconstruite sous le nom de Nouvelle Damiette[84].

3. Mandeville et le Sultan d'Egypte

En 1322 ou 1323, le souverain d'Egypte était le sultan bahrite Melik Nâçir[85], alors dans la 13e ou la 14e année de son troisième règne[86]. «Il

79. Boldensele, pp. 248/249 – Mandeville, Hamelius, I, pp. 30/31.

80. Boldensele, p. 252 – Mandeville, Hamelius, I, p. 34.

81. Hamelius, I, p. 29.

82. Hamelius, I, pp. 27/28.

83. Hamelius, I, p. 28. Le circuit du Nil bleu autour du Gojam, après sa sortie du lac Tsana. Suivant R. E. Cheesman, *Lake Tana and the Blue Nile*, London, Macmillan and Co. 1936, pp. 10/11, l'orthographe correcte du nom du lac serait Tana.

84. Cf. *Géographie d'Aboulféda*, traduction de M. Reinaud, Paris, Imprimerie nationale, 1848, II, p. 146: «Damiette fut rasée et on bâtit dans le voisinage, une petite ville appelée Almanschyé – la nouvelle.» Ceci eut lieu au début du règne de Bibars vers 1860. *Encyc. Brit.* 11e éd., VII, p. 788b.

85. Sur Nâçir, cf. Cl. Huart, *Histoire des Arabes*, Paris, Paul Geuthner, 1913, II, pp. 53/54; Stanley Lane Poole, *History of Egypt in the Middle Age*, London, Methuen and Co., 4th ed., 1925, pp. 306/317; Gustav Weil, *Geschichte des Abbasidenchalifats in Egypten*, Stuttgart, J. B. Metzler, 1860, II, pp. 301–412 – cité plus loin sous Weil. L'auteur – qui consacre plus de cent pages au règne de Nâçir – a résumé soigneusement tous les historiens arabes.

86. Stanley Lane Poole, *Mohammadan Dynasties*, Westminster, Archibald Constable and Co., 1894, p. 81 – 1309–1340.

régna longtemps et sagement » dit Mandeville[87]. Il le représente comme un prince puissant, disposant d'une armée de 20 000 hommes, ou 50 000 avec les levées des pays tributaires, magnifique vis-à-vis de ceux admis à se présenter devant lui, courtois à l'égard des envoyés étrangers. Il était bien disposé pour les chrétiens, ne craignant pas de les prendre à son service.

Ces renseignements concordent exactement avec ceux des historiens arabes, recueillis par Weil[88].

Sur tout ceci, Hamelius garde un silence prudent. En revanche, il s'inscrit en faux contre trois assertions de Mandeville[89]. Sir John raconte :

> Qu'officier, durant les guerres contre les Bédouins, il avait vécu auprès du sultan[90] ;
>
> Que Nâçir avait voulu lui donner pour femme une princesse égyptienne, s'il acceptait l'islam[91] ;
>
> Qu'au cours d'une conversation, le sultan s'était étendu sur les mauvaises mœurs des chrétiens et leur infidélité à leur propre foi[92].

Il est constant que Nâçir vivait, dans son palais du Caire, au milieu de ses émirs et de ses mamelouks[93]. Mandeville, officier du sultan, devait naturellement vivre dans son entourage.

De tout temps, la politique des souverains orientaux, dotés de larges progénitures, a été de jeter – de gré ou de force – leurs filles dans les bras de ceux dont ils espéraient s'assurer la fidélité. Nâçir, un virtuose

87. Hamelius, I, p. 23, l. 17/18. Cf. Cl. Huart, op. cit. II, p. 54 « Le règne de Nâçir passe pour un des plus heureux que le pays ait connu. » Stanley Lane Poole, op. cit., p. 317, « His reign was certainly the climax of Egyptian culture and civilization. »

88. Cf. surtout Weil, op. cit. II, pp. 354, 356, 368, 371, 393/394. L'évaluation de l'armée par Mandeville est modérée – cf. Weil, p. 318.

89. Hamelius, II, pp. 38/39 ; p. 84.

90. Hamelius, I, p. 21, l. 20/21.

91. Hamelius, I, p. 21, l. 21/23.

92. Hamelius, I, p. 88/89.

93. Boldensele, p. 245, estime à 6000 le nombre des personnes vivant dans l'enceinte du palais.

du genre, comptait *onze* gendres parmi ses émirs, dont plusieurs étaient des chrétiens, pour la forme convertis à l'islam[94]. *Prima facie*, la conversation avec le sultan, pourrait inspirer certains doutes. On a suggéré que Mandeville avait dû en emprunter les éléments aux écrits d'auteurs chrétiens flétrissant la décadence des mœurs[95]. Avait-il, dans son refuge de Liège, accès à ces écrits ? Quoiqu'il en soit, il suffit de se reporter à un texte du XVe siècle pour que la bonne foi de Sir John cesse d'être suspectée.

Emanuel Piloti – qui a vécu longtemps au Caire[96] – rapporte une conversation entre le sultan mamelouk d'alors et le consul de Venise. Le consul avait exposé certaines doléances et laissé entendre que la coupe était pleine. Le sultan – en termes moins courtois que ceux de Nâçir – mais d'autant plus explicites, avait répondu exactement dans le même sens. Il n'avait cure des menaces de la chrétienté, tant qu'elle était divisée entre elle et *infidèle à sa propre foi*[97]. Les propos prêtés à Nâçir n'ont, du reste, rien de surprenant, moins d'un demi siècle après la chute de l'empire latin d'Orient.

En résumé, sauf de menus détails qui se retrouvent chez tous les voyageurs du moyen âge, le récit de Mandeville n'a aucun rapport avec celui de Boldensele. Toutes les indications géographiques, ou historiques sur le règne de Nâçir[98] sont confirmées par les savants arabes. Il eût été impossible à Mandeville de les emprunter à des ouvrages européens. Leur précision ne s'explique que par un séjour prolongé en Egypte et à la cour du sultan. Il n'y a dès lors pas de raison plausible de douter que Sir John ait vécu au Caire, dans l'entourage de Nâçir.

94. Weil, op. cit. II, p. 370.

95. Hamelius, II, p. 84.

96. Piloti, p. 410, «Longuement et par beaucoup d'ans ay practiqué le Caire et la court du souldain ...»

97. Piloti, op. cit., pp. 393/394.

98. Mandeville commet une seule erreur, relevée par Nicholson, au sujet du successeur de Nâçir. Cf. *Encyc. Brit.*, 11th ed., XVII, p. 363. Le lapsus peut paraître véniel si l'on songe que, durant les temps troublés qui suivirent la mort de Nâçir, l'Egypte, en dix ans, changea 8 fois de souverain. Cf. *Mohammadan Dynasties*, op. cit., p. 81.

IV. OBSERVATIONS FINALES

1. La preuve – au sens juridique du mot – de l'authenticité d'un voyage, ne peut résulter que de témoignages ou de textes dignes de foi. A plusieurs siècles en arrière, cette preuve ne sera presque jamais rapportée[99]. En revanche – en critique historique, comme en droit – un fait peut être établi par *présomptions* précises et concordantes. Celles existant, dans le cas Mandeville, sont d'un poids exceptionnel. N'était l'opinion défavorable que certains récits merveilleux des voyages dans le *lointain* Orient ont peu à peu créée, le séjour de Sir John en Egypte n'aurait probablement jamais été discuté. En l'état, sur la base des faits établis, *seuls concluants*, la réalité de ce séjour doit être considérée comme suffisamment établie.

2. La rédaction des Voyages a été achevée, au plus tard en 1371, date du manuscrit original en français. A l'époque, il était impossible d'emprunter à un ouvrage européen la plupart des renseignements précis donnés sur l'Egypte sous le règne de Nâçir. Force est donc d'admettre que l'auteur des Voyages a recueilli ses informations sur place, ou les a puisées dans les travaux des savants arabes. Outremeuse ne remplit pas ces conditions[100]. En l'état, Sir John reste dès lors le seul qui puisse être considéré sérieusement comme l'auteur des Voyages.

V. CONCLUSION

1. Jehan de Mandeville, surnommé «à la Barbe», mort et enseveli à Liège en 1372, est – en l'état – le seul auquel la paternité des Voyages puisse être raisonnablement attribuée.

99. Il y a des exemples célèbres, mais rares. Cf. Pero Tafur – vers 1436 – rencontrant Nicolo de Conti, à son retour du Sinaï – *Tafur*, pp. 84 et 241, n. 2, et Fernasco Alvarez retrouvant, en 1523, à la cour de Lebna Dengel, à Tergulet, Pero de Covilham, disparu depuis 1487 – *Narrative of the Portuguese Embassy to Abyssinia, during the years* 1520–1527, London, Hakluyt, 1881, pp. 265ff.

100. Cf. Hamelius, II, pp. 8/9.

2. En l'état, sur la base des présomptions recueillies et abstraction faite de toute opinion défavorable préconçue, il n'y a pas de raison plausible de douter que Jehan de Mandeville ait bien vécu en Egypte, dans l'entourage du sultan Melik Nâçir.

3. La date du départ de Jehan de Mandeville d'Angleterre et ses causes restent à élucider.